

# **Histoire de la Précarité**



## Histoire de la précarité

Enfant, je n'étais pas pauvre.

Je comprenais la précarité à travers les images et les discours. La télé montrait des sans-abris que je trouvais maigres et tristes : Eux, ce sont les pauvres, les vrais pauvres.

Les autres, comme mes parents, mes voisins, ma famille, ne sont pas pauvres.

Non, eux ils sont de la classe moyenne, cette classe à laquelle tout le monde s'identifie mais que personne n'arrive à clairement identifier.

Plus tard, des éclairages conceptuels m'ont permis de comprendre que la précarité n'était pas une histoire de sans-abris malchanceux, mais qu'elle était intrinsèque au capitalisme.

Un peu plus tard encore, mon rapport à la précarité s'est profondément modifié; il n'était plus une affaire de sans-abris, ou d'un autre, ou d'un concept qu'on s'essaie à fustiger dans les réunions de famille.

Dorénavant, il s'agissait de moi.

La précarité agit sur moi, je la sens; corporellement, matériellement.

Elle traverse ma vie de part en part, et modifie mon rapport au monde, mon rapport aux autres.

Elle joue sur mes muscles, sur mon estomac.

Elle joue sur mes nerfs, occupe mon esprit.

Elle joue sur mes affects.

Ma petite histoire de la précarité pourrait commencer dans mon 9m2.

Mon frigo est un sac plastique que j'ai accroché à la fenêtre, le froid de novembre suffisant à rafraîchir quelques boissons. Le placard est sinistrement occupé par un pot de confiture, trois paquets de pâtes et de la sauce viandox.

Ma brosse à dent fête ses 1 an; elle est ciselée de traces de dents et ses poils sont retroussés à force d'usure. Le miroir est si vétuste qu'il s'exfolie, laissant sporadiquement de petites tâches brunâtres. C'est devant ce miroir, d'ailleurs, que je me coupe les cheveux. Je prends plaisir à tailler ces pointes et raccourcir peu ou prou ce que je considère comme la plus belle chevelure du monde. Je décide même que cette initiative d'être mon propre coiffeur s'inscrit dans un processus d'appropriation de mon corps. Je ressemble à ce que j'ai décidé de ressembler, et personne n'est autorisé à toucher à un seul de mes cheveux. Mais ne soyons pas dupe : cette initiative esthétique-idéologique est clairement

conditionnée par une contrainte économique-politique : Je n'ai pas 20 balles à mettre pour prendre soin de moi. Je n'ai d'ailleurs même pas 20 balles à mettre pour enlever la verrue de mon petit doigt. Ça fait des mois que j'aurais dû aller chez le médecin mais je ne peux pas avancer cet argent. Un jour, un ami m'a dit que j'étais pauvre. Je ne l'ai pas cru. Moi ? Je ne suis pas pauvre, le pauvre c'est l'autre.

Mais on m'a fait remarquer que j'avais des comportements étranges. Et, j'ai beau retourner 100 fois le problème dans ma tête, il s'avère que l'intégralité de ces comportements se rapportent Tous au champ épistémologique de la précarité.

Être pauvre a généré chez moi un rapport assez irrationnel à l'argent.

La dernière fois que je suis allé au furet, j'y suis resté 3h en vue d'acheter un livre qui me plaît. Sauf qu'acheter un bouquin à 10€, c'est renoncer à 3 repas. Je suis reparti les mains vides.

Même un livre d'occasion j'hésite pendant d'interminables minutes avant de me convaincre de ne pas l'acheter.

L'idée du vol me traverse l'esprit, mais j'en suis incapable. J'ai bien trop peur des conséquences. Et puis le vol, c'est un truc de pauvre, et le pauvre, c'est l'autre.

Le véritable hic dans l'histoire, c'est qu'avec les 10€ du livre que je n'ai pas acheté, je m'en vais au Macdo.

Parce que j'en ai marre de bouffer des pâtes au viandox.

Parce que j'ai faim.

Parce que la faim, ça rend fou.

Le métro est une contrée où l'on ne s'aventure pas aisément. Il s'appréhende tel un terrain miné où la vigilance est de mise, et où les muscles, tendus, sont un peu plus sur le qui-vive à chaque approche des quais.

Il est le lieu où l'on expérimente les lois de la resquille, où l'on apprend ce que veut dire frauder. Cela ne signifie pas juste que l'on ne paye pas son ticket. Non. Cela signifie que l'on doit anticiper diverses stratégies de repli au cas où le voyage se terminerait mal, et que l'on va devoir faire un choix, caractérisé par l'urgence.

Est-ce que je tente d'amadouer le contrôleur ?

Si je donne un faux nom et que je ne présente pas ma carte d'identité, va-t-on appeler les flics ?  
Est-ce plus efficace de courir ?

Resquiller nous fait haïr le contrôleur.

Gruger nous fait comprendre que nous sommes acculés dans un système, très bien ficelé, dont la logique est pensée pour nous rappeler à l'ordre,

Pour nous mater,

Pour nous humilier et nous maintenir à notre juste place.

Aujourd'hui encore, alors que je suis en règle, je garde les stigmates psychologiques et symboliques de cet ordre institué qui matérialise de manière exacerbée la définition de l'injustice.

Quand je sors du métro, je ne prends jamais les escalators. Je prends toujours les escaliers en sens interdit.

J'entends l'alarme caractéristique des vérificateurs de ticket bien avant de voir le contrôle.

Et, même en règle, je m'attelle systématiquement à passer entre les mailles de leurs filets.

J'ai incorporé l'état d'alerte.

Mais mon corps, aussi, se rappelle de l'humiliation crasse et de son amertume qui reste dans la gorge.

Mon corps se souvient des scènes répétées où il a été acculé par des gabarits vociférants. Il se souvient de mes regards noirs, mouillés de rage, transpirant sous l'effort inhabituel de la haine.

Mon corps est synonyme de colère.

Et à cet instant où toujours je suis en règle; et où tout mon corps vibre parce qu'il sait que l'armada impitoyable attend en haut des escalators; mon corps opère à une vengeance symbolique : il garde en mémoire l'humiliation passée et répète de manière quasi-rituelle les résistances passées. Ils ne me contrôleront pas. Je passe entre les mailles de leurs filets.

Malgré ces traces, ça soulage d'un poids d'être enfin en règle.

Mais jouir d'un tel privilège n'est pas sans conséquences. On ne devient pas impunément un citoyen respectable. Ça m'a coûté de finir en règle.

Dans mon cas, la contrepartie s'est traduite par un usage fréquent de la sociale-démocratie.

Quand on est assujéti à une certaine autorité, on ne peut pas faire ce que l'on veut.

Quand vous avez certaines idées, certaines manières de faire ou de vivre, certaines valeurs fondamentales, et que celles-ci vont à l'encontre de la-dite autorité, les sanctions ne tardent pas à venir.

On vous fait comprendre qu'il va falloir trouver une autre autorité à laquelle vous référer.  
Mes parents fustigent mes engagements, mes sociabilités, mon désir d'indépendance, mon refus de travailler, mes idéaux, mes interventions toujours trop politiques, mon intransigeance, mon refus de leur laisser la moindre possibilité de décision sur la manière dont j'organise ma vie, mon indignation face à leur refus de me donner de l'argent.  
Parce qu'il faut que le concept même de famille subsiste. Il faut que le parent puisse continuer à exister et qu'il puisse perpétuer sa raison d'être : l'application de l'autorité parentale.  
Parce que l'enjeu fondamental pour le parent est l'appropriation de l'enfant.  
Il ne faut surtout pas que les futures générations s'émancipent trop, il faut que la main mise soit gardée sur leur possibilité de devenir critique.  
On a appris à mes parents à vouloir contrôler ma vie.  
Eux-même en ont un peu conscience, et on essaie ensemble de défaire les attendus sociaux nous concernant, de déjouer les coercitions.  
Mais les désirs de chacun ne pourront être intégralement respectés.  
Alors toute notre histoire est une succession de compromis. Mes parents et moi, on s'essaie à la social-démocratie.

On entend souvent le discours de l'authenticité.

Nous devrions être francs, vrais, transparents, assumer qui l'on est, assumer nos positions et nos désaccords, être intègres, être cohérents intellectuellement et respecter ses valeurs fondamentales.  
Être pauvre, c'est savoir que le discours sur l'authenticité est hypocrite. Je ne peux pas être franc et dire explicitement ce que je pense à mes parents. C'est de l'ordre du privilège bourgeois.  
Parce que ne pas faire le social-démocrate avec l'autorité parentale, en contexte capitaliste, ça veut dire la rue.

Le parent est ma banque. C'est selon son bon vouloir que je vis ou que je meurs.

Si je suis un enfant sage et discipliné, si je reste au domicile familial, si je range ma chambre, si je réussis mes études, si je ne traîne pas trop le soir et que je leur montre que j'essaie de trouver un petit travail pour me salarier pendant les études, alors j'optimise mes chances d'avoir 10€ par semaine.  
Si je refuse de me plier à ces exigences, libre à moi de partir, mais je n'aurai rien.

Libre à moi de ne plus supporter les engueulades.

Libre à moi de me salarier pour ne plus les voir.

On pointe du doigt mon incohérence :

Mon désir d'indépendance et mon refus de travailler.

Mais pour moi, entretenir ce paradoxe me permet de vivre le tiraillement, les doubles injonctions, les malaises intrinsèques à ma situation.

Quels principes vais-je trahir en premier ?

Comment j'organise ma vie en refusant de faire un choix ?

Le choix en question c'est :

La domination parentale ou l'exploitation capitaliste; la peste ou le choléra.

L'étai se resserre.

Être pauvre a marqué mon rapport à la propriété.

Je n'ai rien qui est à moi. Aucun espace n'est le mien. Chez mes parents, ce n'est pas chez moi. Alors je fuis dans mon 9m<sup>2</sup>. Mais mon 9m<sup>2</sup> en a marre des mois de loyer de retard. Un jour, ce 9m<sup>2</sup> ne sera plus le mien.

Alors, heureusement, il y a les amis. Il y a celles et ceux pour qui la solidarité ne peut pas être une parole en l'air. Il y a celles et ceux qui sont animés par un amour révolutionnaire. Ces personnes qui ne parlent pas de cet amour mais qui tout les jours m'en font la démonstration.

Nous sommes tout particulièrement conscients des limites de cette solidarité. Même si nous savons que chez eux, c'est chez eux, et non chez moi, cet amour me fait du bien. Expérimenter cette solidarité change mon rapport au monde, me fait voir les obstacles moins insurmontables, vient poser des lumières là où les choses me paraissaient sombres.

Autre stratégie de survie : faire un prêt!

Vais-je véritablement me résigner a cette solution ?

Jusqu'à quel point je vais me casser la gueule ?

Ne suis-je pas en train de programmer mon auto-destruction ?

Tant pis, ma décision est prise.

Mais déjà j'ai mal aux cervicales.

Les muscles de ma nuque sont tendus et m'indiquent que je suis en train de stresser. Je stresse parce qu'il va falloir convaincre ma mère de signer ce prêt. Je stresse encore un peu plus la veille de l'affrontement parce que je sais qu'elle va refuser.

Stresser veut dire pourrir sa soirée à faire les cents pas dans le salon qui n'est pas le nôtre.

Stresser, à cet instant, veut dire pleurer, ne pas savoir dormir et refuser de manger.

Refuser de manger parce qu'être pauvre à profondément marqué mon rapport à la nourriture.

Le rapport à la bouffe, c'est remarquer qui laisse un fond de café, un fond de vin, un reste de légumes. C'est remarquer qui ne sauce pas et qui ne racle pas.

Mais c'est aussi culpabiliser à l'idée de manger, parce que la nourriture devant moi n'est pas la mienne. Ce n'est pas celle que j'ai achetée avec la thune que j'ai bravement obtenu à la sueur de mon front, par ma force de travail exploitée.

Et pour ce motif, je ne mérite pas de manger.

Être pauvre, c'est aussi avoir un rapport particulier au mérite.

Comment ne pas croire, quand on a été pauvre toute notre vie, que le jour de notre soudaine richesse personnelle nous le méritons ?

Comment ne pas croire, quand on est pauvre et que l'on voit d'autres pauvres s'en sortir, que nous méritons notre précarité?

Comment faire pour soutenir sereinement le regard de notre ami pauvre, lui qui a choisi l'exploitation capitaliste pendant que moi je vis aux crochets de mes amis riches ?

Et même si l'on sait que nos amis riches sont de gauche, on a chaud à l'idée de leur parler de cette précarité. On ne sait pas comment demander de l'aide sans demander la charité. On ne sait pas comment s'organiser avec notre orgueil. On ne sait pas ce qu'il faut accepter ou refuser de leur part.

On ne sait pas à quel moment nous devenons, à leurs yeux, des parasites et des profiteurs.

Être pauvre, c'est être à l'épreuve du double bind. La double contrainte est un fil rouge qui guide nos misères.

D'un côté, je suis contraint d'être pauvre et de mériter ma thune.

De l'autre, quand j'établis des stratégies de solidarité, je culpabilise parce que je ne suis pas passé par la voie traditionnelle du mérite.

Tout est organisé pour que le pauvre reste pauvre que jamais il ne sorte de cette situation. A moins d'adopter les stratégies et l'idéologie capitalistes néolibérales, si bien que jamais l'ordre établi n'est renversé, ni même bousculé.

Mériter son ascension sociale revient à cracher sur les solidarités.

Les coudes serrés doivent toujours être moins enviés que la réussite personnelle.



Les coudes serrés des pauvres et des ratés doivent surtout rester cantonnés dans les rangs de la tristesse.

Parce que la richesse irait de paire avec le bonheur, le bonheur du pauvre doit lui aussi être mérité.

Il doit s'acquérir laborieusement au dépend de feu ses camarades de misère.

Donc si le pauvre n'est pas heureux, qu'il devienne riche, ou qu'il se taise.

Parce que le pauvre n'a pas non plus le droit de s'apitoyer sur son sort. Il ne faudrait pas qu'il se mette à exagérer, à se lamenter, à susciter la pitié.

Si sa situation ne lui convient pas, il peut toujours regarder le plus pauvre que lui.

Parce que, rappelons-le, le Vrai pauvre, c'est l'autre.

Tout ceci m'amène à penser que, le pauvre, c'est un peu un Pédé.

Lui aussi il a son placard.

Lui aussi il connaît la honte.

Lui aussi il connaît les silences et sait, aussi bien qu'un Pédé, que les silences parlent.

Il connaît l'envie d'être dans le camp de l'opresseur.

Il connaît simultanément la haine viscérale qu'il a envers son oppresseur.

Il connaît la difficulté aussi de politiser sa haine.

Il connaît la rage et la colère, la colère ravalée, la colère tue.

En attendant, il subit seul le goût d'une amertume collective.

En attendant, on expérimente les dégâts des silences que l'on s'inflige.

[histoiredelaprecaire@gmail.com](mailto:histoiredelaprecaire@gmail.com)